

Retour à la normale

Michel Forest

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

Après les lyriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forest, M. (1995). Retour à la normale. *Liberté*, 37(5), 66–70.

MICHEL FOREST

RETOUR À LA NORMALE

J'ai longtemps accepté sans broncher les reproches que nous adressaient les *baby-boomers*. Je me souviens encore du sermon que nous avait servi notre professeur de sciences politiques au cégep. Ex-révolutionnaire de gauche, fier de l'être, il n'en revenait pas de nous voir si sages, si satisfaits du monde dans lequel nous vivions.

Le pauvre homme parlait dans le vide. Au collège André-Grasset, en 1984, la mode était aux chemises Ralph Lauren et aux cheveux courts. La plupart de mes amis se destinaient à des études de droit ou d'économie. Certains allaient même jusqu'à lire la page économique du *Devoir*. Lorsque je leur annonçai que je m'étais inscrit en littérature à l'université, ils me regardèrent comme une bête curieuse. « Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? » me demandèrent-ils, angoissés à l'idée que j'allais rater ma vie et qu'ils me rencontreraient sur la rue quêtant de la monnaie.

Contrairement aux *baby-boomers* qui avaient connu une adolescence tumultueuse, notre adolescence aura été placée sous le signe d'un retour paisible au conservatisme. Nous avons accepté le système tel quel et nous nous en portons très bien. Nous n'avions qu'un seul souci : profiter au maximum des avantages d'un système qui semblait avoir fait ses preuves. C'était l'époque où les Américains votaient pour Reagan, adulaient les jeunes

entrepreneurs. Nos professeurs d'économie jubilaient. Ils nous présentaient des documentaires à la gloire des frères Lemaire et autres *self-made men*. C'est sans doute ce virage à droite qui inquiétait notre professeur de sciences politiques.

*

Dix ans plus tard, ce qui me frappe chez mes amis de l'époque, c'est la diversité de leurs destins respectifs. Plusieurs d'entre eux, contrairement aux portraits démoralisants que dressent de temps en temps les médias, ont réalisé une grande partie de leurs rêves de jeunesse : ils ont trouvé des emplois, se sont mariés, ont acheté une maison, certains ont eus des enfants. D'autres, évidemment, ont eu moins de chance : ils cherchent vainement du travail dans leur domaine d'études ou accumulent les petits contrats.

Toutefois, à travers cette diversité, je perçois une constante : la modestie de nos désirs. Ce que nous souhaitons, au fond, c'est une vie paisible, à l'abri du besoin.

De temps à autre s'élèvent des voix discordantes. Un jeune hausse le ton contre l'unanimité ambiante. Le cas d'Hélène Jutras est un bel exemple, sa récupération immédiate par les médias encore plus. Si on y ajoute des films comme *Love and Human Remains* ou *Eldorado*, on finit par faire le portrait d'une jeunesse vivant une profonde crise morale, tiraillée entre la recherche de la pureté et la tentation de la débauche, une génération très proche de celle des Romantiques du XIX^e siècle. Mais autant je suis persuadé que la plupart des jeunes de la génération de Musset n'étaient pas sujets au mal du siècle, autant je crois que beaucoup des jeunes de ma

génération ne se reconnaissent pas dans les personnages nihilistes et désabusés qui sont censés nous représenter.

*

Récemment, un de mes amis a écrit un roman largement basé sur ses expériences personnelles et professionnelles. Son œuvre est alimentée par une profonde insatisfaction. Je le comprends : candidat au barreau, il a eu toutes les misères du monde à trouver une place de stagiaire. Depuis, malgré de brillantes études, il n'a pu se dénicher un emploi. Tout au long de son roman, il ne cesse de se défouler sur le dos des *baby-boomers*, qui ont tout pris et ne lui ont rien laissé. En lisant son texte, où se mêlent envie, rancœur et dégoût, je suis confronté à cet autre groupe de ma génération, ceux qui ont eu moins de chance. Je dis bien « de la chance » : car la fin du *baby-boom* a sonné le glas d'une certitude, celle de l'emploi automatique à la fin des études universitaires.

Je rencontre de plus en plus de gens de mon âge qui se considèrent comme les laissés-pour-compte du système et qui envient l'aisance financière des *baby-boomers*.

Je crains, hélas, qu'ils ne nourrissent cette rancœur encore longtemps. Car à mes yeux c'est une erreur de prendre la génération du *baby-boom* comme un modèle de réussite. Dans *La Génération lyrique*, François Ricard a démontré que c'est une combinaison exceptionnelle, voire unique, de facteurs qui a permis à cette tranche de la population de jouir d'un niveau de vie sans précédent. J'insiste sur ce terme : sans précédent. Je suis persuadé qu'un jour les *baby-boomers* seront considérés comme une anomalie historique, échappant aux schémas classiques d'existence. Au Québec, leur situation aura été encore plus favorable qu'ailleurs car ils auront profité pleine-

ment de la Révolution tranquille. Pareilles circonstances ne se répètent pas souvent.

En ce qui me concerne, je me suis fait à l'idée que je n'aurais jamais la vie aussi facile. Loin de me décourager, cette constatation me permet d'éviter de sombrer dans la jalousie et la rancœur. Ma génération sera celle du retour à la normale, c'est-à-dire à la vie que nos grands-parents ont connue.

Mes propres grands-parents maternels n'étaient pas riches. Mais ils avaient passablement les mêmes objectifs que mes amis du cégep : élever convenablement leurs enfants en leur assurant un minimum de sécurité affective et matérielle. Ils n'ont jamais eu de dettes et ne manquèrent jamais de l'essentiel. Leur définition du bonheur n'était pas une Volvo ou des vacances annuelles aux Bahamas. Leur famille passait avant tout, et lorsque ma mère me parle de son enfance, c'est toujours avec le sourire. Et je ne crois pas qu'elle idéalise son passé. Mes grands-parents avaient des ambitions modestes et des plaisirs tout aussi modestes. Mais ils ont été heureux.

C'est en pensant à eux que j'écris cet article. L'erreur que nous avons tendance à commettre, c'est de comparer notre situation à celle des *baby-boomers*. Oui, ils ont connu la prospérité matérielle. Mais derrière cette opulence, je sens un grand désarroi, celui de n'avoir aucun héritage à transmettre à la génération qui suivra, pas même un exemple à suivre. Est-ce à cause de cela qu'ils ne cessent de nous reprocher notre prétendu désengagement politique et qu'ils s'obstinent à nous accuser d'individualisme ?

*

Comme nos grands-parents, nous serons avant tout préoccupés par la question de la survie : nous nourrir,

nous loger, nous vêtir. Nos grandes joies seront simples : une soirée entre amis, l'affection de ces derniers et des membres de notre famille. Le luxe redeviendra ce qu'il aurait toujours dû être : une folie que nous pourrons nous payer de temps en temps. Le pouvoir, qui semble nous échapper, nous ne le connaissons qu'une fois parvenus au seuil de la quarantaine, lorsque l'heure de la retraite aura sonné pour nos aînés.

Tout cela peut sembler banal, voire réactionnaire. En fait, cela ne fait que s'inscrire dans l'ordre naturel des choses, un ordre qui aura été renversé momentanément par une anomalie historique que l'on aura appelée le *baby-boom*.